

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 51 (1900)
Heft: 1

Artikel: La production du bois d'œuvre comme but de la sylviculture
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-785727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La production du bois d'œuvre comme but de la sylviculture.

Forestiers et propriétaires de forêt tendent aujourd'hui vers une production toujours plus grande des bois d'œuvre. L'état actuel du marché des bois explique aisément cette tendance. La valeur du bois de feu est en baisse constante, tandis que les besoins en bois d'œuvre vont en augmentant sans cesse. Même des assortiments de petites dimensions se paient aujourd'hui à de beaux prix, tels ceux qu'emploie l'industrie de la pâte à papier. D'autre part, l'exploitation des bois d'œuvre coûte peu et ceux-ci peuvent s'expédier au loin.

Cet état de choses n'a pas été sans amener de nombreux changements dans notre économie forestière. Les coupes se font avec plus de soin; on ne craint plus, pour obtenir des tiges de fortes dimensions, de reculer le terme d'exploitation prévu au plan d'aménagement; les éclaircies donnent des produits rémunérateurs là où, auparavant, ceux-ci couvraient à peine les frais de fabrication. On constate une tendance marquée à ne cultiver en mélange que les essences susceptibles de produire du bois de service. Les jeunes peuplements de hêtre, enfin, deviennent une rareté.

D'aucuns veulent aller plus loin encore. Les représentants de la théorie du plus grand rendement (*Reinertrügler*), en particulier, préconisent la culture exclusive des essences aptes à produire le maximum en bois d'œuvre, soit des résineux. De la sorte, le hêtre semblerait condamné à disparaître de nos forêts. On compte beaucoup d'adeptes de cette théorie parmi les agriculteurs. Bon nombre de ces derniers aimeraient introduire une rotation des essences dans le sens de la rotation des cultures qui, en agriculture, a donné de si brillants résultats.

Il nous semble que ceux-ci oublient trop cette particularité fondamentale de la culture forestière que, depuis la création d'une forêt jusqu'au moment de sa réalisation, il s'écoule 80 à 100 ans et plus encore. Pendant une aussi longue période, tous les facteurs de l'offre et de la demande, la valeur de l'argent, le taux de l'intérêt, l'importance économique même de la forêt, tous ces éléments peuvent subir de profonds changements. Le progrès suit une marche rapide dans tous les domaines de la technique et qui oserait prophétiser quelles seront, à cent ans d'ici, les essences du plus fort rendement économique?

L'industrie nous réserve assurément quelques surprises pour le siècle prochain. Celle qu'alimentent les différents bois n'en restera pas limitée à la fabrication du papier et du carton goudronné. Supposons qu'elle réussisse un jour à transformer la lignine du bois en amidon. Il est impossible de dire, dorés et déjà, qu'elle essence fournirait à cette nouvelle branche la meilleure matière première. Peut-être le hêtre, aujourd'hui si déchu, reprendrait-il la place d'honneur qu'il avait autrefois.

Les besoins du moment ne sauraient servir de règle pour ceux des temps à venir. Combien de fois n'avons-nous pas dû en faire la dure expérience. Quelques exemples le montreront.

Les fabriques de papier n'employaient, il y a 30 ans, que du bois de tremble et de tilleul. Cette première essence, qu'on considérait jadis comme un mauvais bois blanc, augmenta rapidement de valeur. Quelques propriétaires commençaient même à en planter des forêts entières. Dix ans à peine se passent, de nouvelles méthodes permettent l'emploi du bois de sapin pour la fabrication du papier, et voilà le bois de tremble redescendu aussi bas qu'auparavant.

En 1850, l'administration forestière bernoise, sur l'invitation de quelques tanneurs, transforme 20 ha. de sa propriété en taillis à écorce. Ce dernier n'avait pas encore commencé à produire que la concurrence des écorces étrangères et des méthodes chimiques de tannages tuait dans le germe cette nouvelle forme de culture. Même pour les célèbres taillis à écorce de l'Allemagne dans la vallée du Rhin, la question se pose de savoir si, actuellement, un autre mode de culture ne serait pas plus économique.

Le chêne indigène, enfin, lutte péniblement contre la concurrence du chêne des forêts d'Esclavonie et des bois d'œuvre importés d'Amérique.

Toutes ces raisons nous donnent à croire qu'il n'est pas rationnel de vouloir accorder sa préférence à un petit nombre d'essences seulement: les résineux ou l'épicéa, en particulier. Prenons plutôt la nature comme modèle. Donnons aux essences principales la place qu'elles occupent dans la forêt naturelle. Gardons-nous bien de méconnaître leurs exigences à l'endroit de la station. En procédant ainsi, nous nous épargnerons bien des mécomptes pour l'avenir. Et quelle que puisse être à la fin du siècle prochain l'essence à la mode du jour, ce sera, ainsi faisant,

procurer à nos successeurs une réserve de tiges propres à tous les besoins et, nous en avons la certitude, faire une excellente affaire financière.

L'épicéa, il est vrai, s'adapte facilement à presque toutes les stations. On remarque néanmoins que les peuplements de cette essence, issus de plantations, le cèdent de beaucoup, comme quantité et qualité du bois de service, aux peuplements mélangés qui couvriraient auparavant les mêmes sols. Ce sont, aujourd'hui encore, ceux provenant d'une autre origine qui fournissent les plus beaux produits. On veut bannir le hêtre de nos forêts. Et pourtant, ne sont-ce pas les peuplements mélangés d'une forte proportion de cette essence qui possèdent les plus belles tiges?

Les peuplements purs de résineux ne donnent pas non plus toujours le maximum de rendement ligneux. Nous l'avons constaté, par exemple, partout sur le plateau qui s'étend entre la Singine et l'Aar. Les massifs mélangés, par moitié, de hêtre et d'épicéa peuvent être rangés dans la première classe de la table de fertilité tandis qu'à côté, des peuplements purs d'épicéa ou de pin atteignent à peine la deuxième classe. Nous ne saurions expliquer cette diminution dans la production autrement que par un amoindrissement de la fertilité du sol. Le boisé de résineux est, il est vrai, moins exigeant à l'endroit du sol que celui des feuillus ou que le peuplement mélangé, mais aussi quel déficit relativement à la protection et aux engrais qu'il lui fournit! Qu'à cet effet appauvrissant s'ajoute encore celui des coupes rases périodiques et il n'est pas difficile de prédire que cette diminution de la fertilité et de la production ira s'accroissant toujours davantage, de génération en génération.

On peut tendre à la production intensive du bois de service sans pour cela n'accorder la place qu'à la culture des bois résineux. Vouloir méconnaître cette vérité, c'est, nous semble-t-il, échanger un rendement assuré contre un gain des plus douteux et renoncer à tirer partie d'une manière rationnelle et continue des principes fertilisants du sol, tout en conservant les avantages que procure la culture d'essences diverses.

R. B.

